

lierre. Je ne sais rien de charmant comme ces longues traînes vertes jetées aux blocs du granit, je ne sais rien de moqueur comme cette fragilité vivante qui semble défier cette morte solidité.

Une fois le dernier seuil, franchi tout fleurit et tout pousse. La sève s'est ici bien franchement donné carrière; ce qui fut cachot, salle des gardes, arsenal ou donjon s'arrondit en pelouses, rit au soleil, s'écarte pour abriter dans l'ombre des feuilles charnues, ou bien s'ouvre en vastes corbeilles toutes débordantes de coronilles et de géraniums; des lianes s'accrochent où pendaient les chaînes, des buissons lancent leurs jets où passaient les coulevrines, un mûrier couvre de sa blonde ramée la caserne que faisait trembler le pas brutal du soldat; c'est étrange, c'est mystérieux; mille sourires avec un passé plein du tonnerre des bombardes. Qu'est devenu le siècle où les Maures la possédaient, notre citadelle? où trouver les échos qui répétaient le cri d'Allah? et les brises dont l'haleine ployait et déployait l'étendard avec le croissant, où sont-elles allées?

Au lieu des Maures nous avons notre lapin. Vite, mettons-le dans l'herbe, sous ce figuier; les blocs semés çà et là lui serviront d'abri; le vieux mur percé de trous lui fournira sa maison. Pauvre bête, il a les pattes ficelées; on le délie, jugez s'il est content, et caressé, et baisé, et s'il regarde ses bienfaiteurs d'un air tendre. Le voilà sur le gazon; un moment il reste immobile, fâché, bien aise, on ne sait trop quoi; puis il lève la tête, il dresse les oreilles, écoute, examine; nous nous sommes écartés pour le laisser faire; maître Jeannot flaire un peu, frappe du pied, avise un trou, s'y enfile, et bonsoir.

— *Ha incontra su casa*<sup>4</sup> — dit Pablo. Là-dessus on s'assied, on veut le revoir : les amis ne se quittent pas comme cela, pour jamais, sans que le cœur ne leur saigne un peu. Maître Jeannot, son chez-soi bien assuré, ressort, s'assoit à son tour, proprement, se frotte des pattes le bout du nez, ouvre tout ronds ses yeux noirs, broute du thym, essaye de la marjolaine, disparaît, reparait, fait un bond de ce côté, en fait deux de l'autre ; il est chez lui, la chose est claire, heureux plus qu'un roi. De ses libérateurs il ne lui souvient guère ; mais il trouvera de la compagnie ; les ruines, assure Pablo, fourmillent de gens de son espèce. Quant à la sûreté personnelle du beau sire, l'inscription gravée sur le fronton de la forteresse nous en est un garant : ISABELLE II PROTÈGE TOUS LES AMIS DE LA LIBERTÉ !

Par mesure de précaution toutefois, nous faisons jurer à Pablo, sur son chapeau tourtière et sur sa conscience : qu'il ne révélera ni à femme, ni à fille, ni à prêtre, l'asile de maître Jean Lapin.

Nous, cependant, montons plus haut.

Assis au faite, sur la muraille effondrée, des horizons se sont découverts devant nous. Un grand cône gris coupe l'étendue arrosée dans toute la portion qui sépare Valence de Xativa. Les Arabes appelaient ce jardin : un morceau du ciel tombé sur la terre.

De l'autre côté, le sol nous montre jusqu'en d'insondables perspectives ses belles aridités faites de cailloux et d'embrasement ; l'éclat d'une telle pauvreté, fière et splendide comme le sont les haillons au pays de lumière, nous parle de la puissance des lignes et des miracles du soleil.

<sup>4</sup> Il a trouvé sa maison.

Pablo considère avec horreur le désert dont nos yeux sont épris. Il se tourne amoureusement vers les champs de blé qui peignent la terre d'un vert cru. Chacun des *hacienaderos*<sup>1</sup>, dit-il, jouit, à son tour, pendant un temps déterminé, du courant que charrient les canaux (les canaux des Maures, s'il vous plaît). Les capacités territoriales du propriétaire règlent les proportions de sa prise, et le tribunal des eaux qui chaque semaine siège à Valence, juge en dernier ressort des questions litigieuses.

Soit rareté de l'eau, soit insalubrité des cultures, les Maures avaient limité l'étendue des rizières; maintenant elles s'établissent partout; mais les haciendas, si l'on en croit don Miguel, notre caballero d'hier soir, ne rapportent guère plus qu'elles ne faisaient avant, et les revenus ici comme ailleurs s'en vont en fumée.

L'herbe n'abonde pas dans ces contrées qu'incendie le soleil; au lieu de prairies on a les caroubiers; ânes, chevaux et bœufs se nourrissent de carouges.

Ces terrains vagues prolongés à l'infini, l'abomination de la désolation de Pablo, s'appellent *tomillos*; le thym qui les stérilise et les parfume leur a donné son nom. Qui possède un *tomillo*, tient la faim et la soif.

Nous regardons cela, le mur dévalé dans une gorge, le flanc du piton coiffé de sa tour qu'embrassent des lierres détachés à demi, et flottant dans le vide. Puis nos yeux se ferment, des clameurs de bataille remontent du passé; ce sont les Arabes, ce sont les chrétiens, c'est Philippe V outré contre la ville autrichienne; toutefois, la paix du site est la plus forte, et nous restons enveloppés de son silence, enlacés de ses tiédeurs.

<sup>1</sup> Propriétaire de *hacienda*, domaine.

Plus tard nous avons quitté Xativa, nous avons laissé son peuple facile, oisif, ployé dans les grandes capes à carreaux verts et blancs. Ces hommes, eux, aussi, semblent contempler un passé dont la gloire leur suffit.

Les inondations de l'hiver ont en maints endroits coupé la voie ferrée. Quelques échafaudages provisoires suppléent les viaducs emportés ; je crains que ce provisoire-là ne dure plus que la vie des voyageurs. De loin les poutrelles jetées en l'air ressemblent à un jeu de jonchets soutenus par un miracle d'équilibre ; impossible que le train porte là-dessus, autant mettre un éléphant à califourchon sur un fil d'araignée ; plus on approche, plus cela paraît fou, la travée va s'écraser, le plancher disparaître ; on arrive, on passe, on est passé, rien ne croule, et c'est à recommencer deux lieues plus loin.

En attendant, le sol bouleversé par les torrents nous montre ses déchirures ; il a des érosions écarlates d'une sauvage beauté. Le château de Mureto, troué par le milieu, assis sur des roches couleur d'ocre, considère ce grand désastre et prolonge son ombre vers la chétive bourgade massée à ses pieds.

Mais un gouffre s'est creusé devant nous ; cette fois le convoi met son monde par terre ; on traversera l'eau comme on pourra. Le soleil couchant incendie toute cette pourpre ; deux ou trois cents voyageurs descendent les ravins. Ceux-ci portent des branches d'orangers, fleurs et fruits entrelacés à la façon des thyrses antiques ; celles-là serrent une mantille autour de leurs cheveux noirs ; des marchands improvisés nous offrent l'*arachide*, petite amande huileuse qu'on recueille aussi sur les côtes de Guinée ; et voici dix jeunes gens montés sur dix ânes, le onzième sur un étalon gris de fer, des étu-

dians en vacances, évidemment, fils de quelques haciendéros de par là, rangés en front de bataille pour se mieux ébaudir de notre aventure. Le propos hardi, quelque peu grossier d'allures, ils dégringolent sur nos talons. Une fois le courant guéé, après que nous avons pris place dans le convoi qui nous attendait sur l'autre bord, nos licenciés arrivent à leur tour sur l'esplanade ; et de la voltige, debout, assis, ventre à plat sur le dos de leurs bêtes, des sauts périlleux tant qu'on veut. Les bourriquets secouent les oreilles, plus d'un pose son cavalier dans la bruyère, l'étalon se dresse sous les éperons du beau fils qui le monte, et par ce soir lumineux, dans ces clartés, au milieu de ce désert, toute cette bonne humeur vagabonde a sa grâce, un peu farouche si vous voulez, mais savoureuse et bien espagnole.

Le train est reparti, la nuit tombe, demain je vous parlerai d'Alicante.

19 avril 186...

Nous sommes en Afrique. Mettez-vous à la fenêtre, et regardez. Grand soleil, grande mer. A droite, des côtes sablonneuses vont s'abaissant vers le sud jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans la lumière ; à gauche, des rochers suspendus, âpres et dépouillés, portent à leur sommet une citadelle moresque ; le tout éclatant de blancheur.

Il y a des pays où règnent tour à tour le vert, le bleu, le jaune et le rouge, suivant les saisons, le sol ou les cultures ; ici le blanc triomphe, un blanc immaculé comme la neige, éblouissant comme le désert quand il miroite

sous les feux du midi, chaud et flamboyant comme le burnous de l'Arabe, alors qu'on en voit flotter les plis à travers l'étendue calcinée : un blanc sans miséricorde, violent, à faire fermer les yeux, mais je vous répons bien qu'on ne les ferme pas. Il me semble que la joie entre chez moi de partout ; il me semble que Dieu lui-même siège au milieu d'une telle gloire. Comment voulez-vous qu'un souci, comment voulez-vous qu'une des mornes tristesses dont nous trainons après nous les langueurs dans le Nord résiste à ce triomphe du jour ? J'ai parfois pensé que le paradis devait être fait de lumière et qu'on ne se laisserait jamais de ses rayonnements ; le cœur, quand il est heureux, en a de pareils.

Mon ami, je vous mène sur le môle. Les vaisseaux y croisent leurs vergues, qui forment le seul trait noir du tableau. La mer, diamantée jusqu'aux derniers horizons, monte et s'évanouit en une ligne sereine ; sur les toits plats des maisons rangées ainsi que des perles le long de cet azur, on voit passer quelque nopal, on voit voltiger quelque bout de tente. Tout vit, tout rit. Les ouvriers du port, vêtus à l'africaine, leur toile blanche au vent, leurs grands yeux noirs en feu, leurs membres souples et bronzés, prompts au travail, poussent les tonnes, entassent les rails, transportent le bois d'ébène, le bois de campêche, ou bien assis jambes pendantes sur quelque poutre qui du bordage des navires s'avance en pleine eau, bercent leur rêverie d'une cantilène à cent couplets.

Nous n'allons pas rester là, vous pouvez m'en croire ; le jour est trop beau, il y a trop de joie dans l'air. Nous partons en *Gallera*, la tartane d'Alicante. Des rues larges, gaies, peuplées de gens actifs, sans un mendiant, nous

conduisent hors de la ville. Nous voilà dans un désert pareil à celui qui vient mourir vers les murs de Stamboul. Notre gallera monte sur des plateaux rocailleux ; elle a si bien grimpé que la citadelle avec le rocher qui la porte se détache de la mer, au-dessous de nous, en un seul bloc plus blanc que n'est le marbre. Chaque échancrure du sol nous restitue la Méditerranée ; ce cadre sévère lui convient ; aux limpidités profondes et bleues il faut la pierre avec ses tons rudes, avec ses cassures énergiques, ou bien le vert puissant des orangers, des caroubiers, des arbres à feuilles résistantes, ou mieux encore la glauque chevelure des oliviers émue à chaque souffle, ou quelque pin jeté par le travers des cieux, avec son parasol aérien qui se penche et se profile sur les plaines humides.

Maintenant, plus rien. Les renflements d'un sol embrasé, les solitudes infinies de la mer, blancheurs éblouissantes heurtées à l'intense lapis du flot ; deux radieuses couleurs qui chantent un hymne éclatant, c'est tout.

Sur la terre durcie, que pas un brin d'herbe ne parvient à percer, étincellent les *Huertas*<sup>1</sup> semées de loin en loin, chacune enchâssée dans son verger. Un puits leur a donné la vie. Pareilles à des îlots de verdure qu'emprisonnerait quelque océan de cailloux, les tièdes haleines s'y jouent et l'on y entend chanter les oiseaux. Vous connaissez le charme du sourire lorsqu'il éclaire un austère visage ; alors représentez-vous ces palmiers jetés en pleine désolation, ces fourrés d'abricotiers dont le fruit a déjà pris sa grosseur, ces feuilles dilatées, bien portantes, et l'ivresse du regard lorsque tout à coup il rencontre l'oasis.

Notre galère a jeté l'ancre dans un jardin comble de

<sup>1</sup> Jardin.

fleurs. Rien de rare, mais l'extension prodigieuse des plantes de serre qui, toute l'année, vivent chez nous. Que vous dirai-je, le mésembryantemum aux étoiles roses, blanches, épanouies sous un flot d'étamines d'or, couvre de sa lumineuse toison les murs à moitié démolis ; cela foisonne, cela descend jusqu'à terre, cela boit le soleil. Des géraniums écarlates, en arbre, poussent à grands jets leurs frondes démesurées ; des champs d'héliotropes, de jasmins, de verveines, d'anémones et de mimosas, en désordre, au hasard, comme Dieu sème et comme il fait fleurir, s'étalent et franchissent l'enceinte ; l'oranger répand sur le sol ses averses de pétales embaumés ; les berceaux de la vigne, qui déjà donnent une ombre, mêlent à ces aromes le parfum de leurs grappes en fleur, et ces grappes produiront le *Fondeloll*, l'ambroisie du royaume d'Alicante.

Assis sur la margelle d'un puits, d'un beau puits africain, le long de ces petits canaux en maçonnerie dont les mille bras vont porter l'eau fraîche à la terre altérée, nous mangeons la fraise et les abricots verts<sup>1</sup>, et les artichauts crus, friandises des pays brûlants que nous offre notre hôte, le propriétaire de la huerta, le patron de notre hôtel, un fin matois à l'air bonhomme.

Voulez-vous entrer dans l'habitation ? L'hôte vous y reçoit avec la courtoisie espagnole : *Esta casa esta a la disposicion de usted*<sup>2</sup> ! et ses petits yeux de renard vous diront ce qu'en vaut l'aune. Le vestibule, grande pièce blanchie à la chaux, tient le rez-de-chaussée. Rangées sur trois étages, des cruches à filtrer, les *alcarazas*, gracieuses comme le

<sup>1</sup> Tel abricotier porte 50 arrobes de fruit, trois quintaux et demi d'abricots !

<sup>2</sup> Cette maison appartient à Votre Grâce.

nom qu'elles portent, pleurent de rares gouttes d'eau qui tombent l'une après l'autre. Rien que d'entendre, ce bruit limpide étanche la soif. Elles ont le col allongé, ces nobles amphores, leur goulot se découpe en trèfle, une mate rosée couvre la terre fine et poreuse dont elles furent pétries, et chacune d'elles se coiffe d'un petit couvercle fanfaron qui laisse transpirer les moiteurs. A côté, la cuisine, revêtue de faïences bigarrées, s'ouvre bien à l'air, bien au jour; point de portes, on n'en a pas besoin. Les appartements du maître occupent le premier étage. Les appartements! c'est tout simplement une salle immense; elle prend le bâtiment entier. Avez-vous besoin de six chambres, ou de dix, ou de quinze, poussez la paroi mobile, vous ferez autant de pièces qu'il vous en faudra, et s'il ne vous en faut qu'une, vous garderez pour y respirer à l'aise cette nef d'église avec son énorme volume d'air. Le toit plat sert de terrasse. Après l'enclos, le désert reprend. Telles sont les haciendas du canton d'Alicante.

Mon ami, tout concert a sa note triste. Un attroupement s'est formé sous le porche de notre hôtel. Là, se tient assise une femme, très-belle malgré quelque ampleur de formes; elle est vêtue d'une jupe de satin noir, elle serre autour de ses larges épaules un schall à palmes dorées, sa chevelure qu'accentuent des reflets bleus se relève en torsades; elle a de grands yeux veloutés et fixes, un sourire vague entr'ouvre ses lèvres. On lui parle, elle répond dans le plus pur espagnol: une diction rapide, qui reproduit les inflexions avec les grâces un peu mignardes du langage andalous. Je ne sais quoi d'étrange émane de sa personne.

— Bah! dit l'hôte en se frappant le front: il y a quelque

chose de dérangé ici, dans la *cabeza*<sup>1</sup> ! Elle est de Cadix, la *señora*, elle appartient à une bonne famille. Sa Grâce revenait de Barcelone, par mer; il faisait gros temps, elle a souffert, elle a eu peur, elle s'est jetée à Valence dans le premier canot du port, pensant toucher terre; le canot l'a portée sur la vapeur d'Alicante; depuis trois jours elle loge chez moi, sans malle, sans *équipage*, sans argent; il faut que cela finisse. Notre gouverneur la renvoie à ses parents, elle va s'embarquer; mais le passage l'épouvante : *tiene temor*<sup>2</sup>.

Vous concevez quelle compassion nous prend. Sans parler de la pitié qu'inspire une telle infortune, il y a quelque chose qui froisse la pudeur à voir cette femme admirablement belle, livrée dans l'abandon de soi qu'entraîne le trouble d'esprit aux curiosités d'une foule qui n'est point méchante, mais qui est naïvement indiscreète et qui s'amuse de chacune des incohérences dont il faudrait pleurer.

Nous avons saisi les mains de la *señora*, nous lui adressons quelques paroles; elle nous regarde, elle comprend qu'il lui arrive du secours, une lueur a paru dans ses yeux; elle se lève et reste immobile. Cependant, la *gallera* qui doit l'emmener s'est avancée : — No, dit-elle à voix basse : *ninguna mar*<sup>3</sup> ! Elle fait du doigt un geste négatif et de nouveau se remet à sourire.

Alors l'hôte, officieux, courbé vers elle, de sa voix mielleuse l'exhorte et l'encourage : — Ces dames, murmure-t-il à voix basse, vont s'embarquer avec vous, elles partent pour Cadix. — Le pauvre visage s'est éclairé.

<sup>1</sup> Tête.

<sup>2</sup> Elle a peur.

<sup>3</sup> Point de mer.

— Ne la trompez pas ! — nous écrivons-nous à notre tour :  
— No, señora, nous ne quittons pas Alicante ; mais Dieu est partout, il vous gardera.

La gallera s'est ouverte ; un employé du gouverneur présente son bras à doña Florida ; elle hésite, s'y appuie, et monte en voiture. Évidemment les idées de la pauvre femme, égrenées au hasard, ont cessé de se relier entre elles, le fil s'en est rompu, doña Florida ne mesure pas la portée du mouvement qu'elle vient de faire ; mais lorsque la gallera soudain retournée du côté du môle prend sa course vers la mer, alors tout s'éclaire dans l'esprit de la malheureuse ; elle se dresse, debout, les bras levés, son beau visage pâli de terreur ; elle saisit les rideaux de la gallera qu'on avait abattus, elle les écarte d'un geste impérieux ; je vois cette figure, une Judith, inondée de cheveux noirs, frémissante, indignée.

— Non, non ! — criions-nous à mains jointes. L'employé fait un signe, une seconde fois la gallère a viré de bord.

— Señora, — dit un agent de l'autorité qui s'est approché chapeau bas : à Dieu ne plaise qu'on désoblige Votre Seigneurie ! — Puis, s'adressant au majoral : — Faites faire un tour de promenade à madame ; après, ramenez-la chez elle.

Ce n'est point une ruse, ce n'est pas un odieux tour de métier, nul ne violentera cette intelligence obscurcie. Doña Florida ne veut pas naviguer, elle ne naviguera point ; il lui répugne de quitter en ce moment Alicante, on l'y laissera. Où trouver, dites-moi, pareille condescendance ? Le départ une fois organisé et les mesures prises, existe-t-il beaucoup de pays, j'entends des plus civilisés, où les larmes d'une hallucinée, où les répugnances de son in-

stinct malade, où l'opposition fébrile de son imagination en délire eussent arrêté l'action du lourd engin, tyrannique et brutal, qu'on nomme le pouvoir?

Chez nous, ailleurs si vous l'aimez mieux, on aurait proprement emballé l'infortunée; résistante, on lui aurait passé la camisole, cette violence hypocrite, ce supplice douce-reux; on aurait étouffé ses cris; on l'aurait de gré ou de force, pour son bien entendu à la façon délicate des agents de police, transportée furieuse ou terrassée, vive ou morte, sur le navire en rade; les parents, avertis par télégramme, seraient venus au port de Cadix recevoir l'objet; et la machine administrative ayant bien fonctionné, chacun se serait frotté les mains.

En Espagne, il en va tout autrement; la raison peut disparaître, le respect des autres n'abdique point; une sorte de clémence, qui vient plus du sentiment de la dignité humaine qu'elle ne tient aux tendresses du cœur, sauvegarde l'individu; les répugnances d'un esprit aveuglé comptent pour quelque chose, l'égarement n'ôte point à l'homme des droits inaliénables; on fusillera sans trop de façons un rebelle, on se gardera de violenter son humeur; la mort, oui; pas d'humiliation.

Le soir, il a fallu dîner; un fort beau repas. Saint Nicolas, patron de la ville, ce grand jeûneur qui, tout enfant, faisait abstinence et ne tétait qu'une fois par jour afin d'honorer Dieu, n'en eût certes pas ordonné le menu. Nous ne mangeons guère. L'hôte, qui comprend bien de quoi il retourne, s'empresse, et d'une voix tragique: — *Las señoras, s'écrite-t-il, las señoras se quieren morir*<sup>1</sup>!

<sup>1</sup> Ces dames désirent la mort!

Sur ces entrefaites, une porte s'est entre-bâillée ; doña Florida est apparue, elle laisse errer vers nous son regard indécis, et continue d'avancer. L'hôte, d'un froncement de sourcil, l'a retenue ; d'un geste impatient il a désigné sa place, là-bas, dans un coin solitaire, et la maigre pitance qu'on doit lui servir. Doña Florida s'assied, on met devant elle je ne sais quoi ; la pauvre créature essaye de goûter aux aliments, et tout à coup éclate en pleurs.

Mon ami, un dard nous a transpercé l'âme, nous avons bondi hors de nos sièges, nous l'avons embrassée, la pauvre femme, nous l'avons entraînée : — Venez, venez avec nous ! — Elle obéit, elle est là, ses dernières larmes achèvent de tarir, un sourire enfantin, déchirant par la candeur même, succède à l'émotion.

En nous voyant ensemble, son abandon l'avait suffoquée ; à notre aspect (les heureux se trahissent toujours), son malheur, étrange, inouï, dont elle ne se rend pas compte, avait fait en elle une de ces explosions soudaines qui d'un seul trait révèle l'excès de la douleur. Pour ce soir au moins elle aura des compagnes.

20 avril 186...

Il pleut.

J'en suis fâchée pour vous, ce temps-là me donne envie de parler.

Bien souvent les splendeurs du dehors nous éteignent. Quand la nature se fait trop puissante, l'esprit se fait in-

dolent. Pénétré de rayons, il reste immobile, comme l'huître qui bâille au soleil. L'âme devient neutre, elle reçoit, j'allais dire qu'elle subit. Mais sitôt que les beautés extérieures se sont voilées, l'hôte intérieur se réveille. A mesure que la lumière pâlit, les idées s'éclairent; le silence leur prête une voix, l'obscurité leur donne la volée: au fait, ce sont des oiseaux de nuit. Interrogez ces veilleurs que l'insomnie tient debout quand tout dort; ils ne les connaissent que trop, les bruyants visiteurs des heures ténébreuses. Et si vous voulez savoir le secret de tant d'idylles qui vous ont charmé, de tant d'amour et de tant de poésies, demandez-le à l'hiver, cherchez-le dans les douleurs, que les proses de la vie vous le donnent; ce qui fait souffrir, c'est ce qui fait chanter.

Ce matin donc plus de mer, plus de côtes; l'eau tombe en nappes, on ne voit que les averses avec le pavé qui ruisselle.

Sont-ce les monotonies de la pluie, est-ce la scène d'hier? je ne sais quelle indignation à l'endroit des hypocrisies de l'égoïsme, je ne sais quelle révolte au sujet des tromperies à bonne intention tressaille en moi. La voix caressante de notre hôte, alors qu'il se penchait vers *doña Florida* il essayait d'abuser la pauvre femme, l'effroi de la malheureuse, ses protestations quand elle vit clair, tout me revient au cœur.

Pourquoi trompe-t-on? Pourquoi le mensonge, donnons-lui le nom qu'il a, se fait-il la porte royale par où les gens embarrassés échappent aux situations difficiles? Encore s'il n'était que les coquins pour y passer! mais les honnêtes gens la prennent; pas tous, pas toujours, pourtant ils la

prennent. On ne saurait y voir une surprise de la conscience ; non, j'en veux pour preuves les deux mots que je vais écrire, mots qui hurlent de marcher ensemble, mots que vous trouverez en plus d'un saint vocabulaire, mots absurdes, immoraux, odieux : fraude pieuse ! On ne les prononce point avec ironie. Tel brave homme vous fera gravement l'apologie du *beau mensonge*. L'honneur, vous dit-il, en prescrit l'usage, la pitié le commande, le devoir y oblige ; votre vérité brutale, si vous la lâchez, va perdre cette femme, va livrer ce fugitif ; mieux vaudrait assassiner ; périssent les principes, dès que les principes égorgent ! un principe, au bout du compte, c'est presque toujours un meurtrier.

Ah ! mon ami, si les principes savaient peindre, comme ils arracheraient le masque hideux dont on leur couvre le visage ! comme ils reprendraient leur vraie figure, austère oui, mais douce, mais sympathique, et d'une inaltérable beauté ! On ne les verrait plus, pareils au triangle d'acier, tomber d'un mouvement machinal sur les âmes, sur les vies, trancher tout, se relever dégouttants d'un sang qui n'altère ni leur éclat ni le fil de leur lame, pour retomber encore et couper, couper sans cesse, sans trêve et sans repos.

Palpitants d'émotion, touchés de plus de pitié que n'en éprouvèrent jamais ces indécis qui les calomnient ; les principes, ou plutôt les gens qui en ont, car c'est d'eux qu'il s'agit ; fermes, larges, humains parce qu'ils reconnaissent un Dieu ; quand il leur faut frapper sentent un tel effroi, la divination des douleurs qu'ils vont causer leur pénètre le cœur d'une telle compassion, que penchés sur la blessure ils y versent toutes leurs larmes avec tout leur amour.

Au surplus, il n'y a qu'un fait pour trancher la question. Dieu est-il, oui ou non, le maître des hommes? Dieu est-il, oui ou non, le maître des événements? Dieu m'a-t-il, oui ou non, commandé de parler vrai? Dès lors mon obéissance, l'acte le plus sensé de toute créature raisonnable, devient le mouvement filial d'une âme qui s'attend à Dieu. Je ne livrerai ni l'honneur d'une femme, ni la vie d'un proscrit, ni je n'assommerai personne d'un coup de vérité grossière; toutefois je ne mentirai point. J'ai le silence, je saurai m'y réfugier.

Bah! s'écrie-t-on; les lèvres taciturnes sont des lèvres indiscrètes; le silence dit tout.

Il ne dit rien, si Dieu ne veut pas qu'il parle. Je crois pour ma part à la toute-puissance de Dieu. Les diplomates regardent aux circonstances, ils demandent à ces fantasmagories un motif de ruser; je regarde au Dieu vrai, c'est le Dieu fidèle. Dieu m'a donné l'ordre, il en fera ployer les suites à son gré. Ne m'accusez point d'aveuglement; je ne ferme nullement les yeux pour ne pas discerner le péril, je les ouvre et je vois mon Dieu.

Vous dites que le principe est un cruel, qu'il lui faut du sang, qu'il veut des pleurs; vous vous trompez; les conséquences, voilà les inexorables; ce sont les mères des grandes vilénies et des grandes lâchetés.

Les conséquences! quand on a jeté ce mot-là, on se croit bien habile; on est bien sot. Qui les connaît, les circonstances capricieuses? qui en a sondé le mystère, qui en a dompté l'allure, qui a refréné leurs déductions? vous en pouvez saisir les générations prochaines, mais les autres, mais les filles de celles-là, et cette multitude qui naît d'elles, et les circonstances fortuites que vous n'attendiez pas: caractères, passions, blocs jetés en travers du cou-

rant, qui tout à coup précipitent le fleuve où vous ne pensiez point ! Ce que vous ignorez, Dieu le sait ; là où vous ne pouvez rien, lui peut tout ; or ce Dieu qui connaît, ce Dieu qui est le maître, a fait du vrai la pierre angulaire de l'édifice social. Il l'a planté, ainsi qu'une immuable colonne, dans la maison des cieux : Tu ne mentiras point ! et nous mentons. Ce serait d'une audace à faire frémir si ce n'était d'une poltronnerie à faire pitié.

On a peur, voilà tout. On n'a pas peur de Dieu, qu'on s'imagine très-loin, on a peur des choses et des hommes, qu'on sent très-près ; on croit à la destinée implacable, on ne croit pas aux miracles de la bonté divine. Et que parlé-je de miracle ; on ne croit pas à l'action de Dieu, simple, forte, naturelle ; on ne croit pas à l'autorité du père de famille exercée dans sa maison. Dieu, quand il nous donna l'ordre, n'en avait pas compris la portée, c'est évident. Il ne savait pas que la vérité déchire ; il ne s'est pas souvenu que le silence peut compromettre ; les faits déchainés ne lui appartiennent plus ; Celui qui a mesuré les cieux des cieux et qui les a trouvés petits, n'a pas mesuré l'étendue des événements de ce monde ; Celui qui a réglé la marche des soleils ne saurait mener les incidents de nos vies ; l'homme reste seul en présence d'un mécanisme fatal, d'une horloge si vous voulez, remontée une fois pour toutes, qui va son train, dont le balancier tranche, coupe, à droite, à gauche, et sauve qui peut !

La vérité toujours, la vérité partout, allons donc ! Autant demeurer impassible devant une charge de cavalerie. L'intelligence a été donnée à l'homme pour garder sa paix, ou sa peau. Quand les situations se font extrêmes, on les tourne. Quand le commandement devient impraticable, on ne le pratique pas. Et pour en revenir aux

conséquences, vous avez beau dire, ce sont des phares ; il en faut sur les écueils.

Des phares ! je prends le mot. Tel phare est perfide ; mon ami, n'en connaissez-vous point de pareils ? Ne les avez-vous pas vues scintiller dans les tempêtes, ces lumières fallacieuses qu'interroge le navigateur alors qu'il pouvait regarder l'étoile fixe, la sincère, celle qui jamais ne trompa ? N'avez-vous point entendu les cris de détresse ? Le fracas du navire en perdition, ce coup de tonnerre et cette clameur sinistre ne vous ont-ils pas glacé le sang ? Douleurs enfantées par le mensonge qui devait prévenir la douleur ; surprises fatales, car enfin elle éclate un jour, la vérité, il le faut, vous ne pouvez la tenir à jamais séquestrée ; l'orage grossi, les foudres redoublées, l'infortune qu'ont préparée vos ruses, avez-vous prévu cela ? Et le fer retourné dans la plaie par ces précautions mêmes qui devaient ménager le coup, et tant de complications pour échapper aux complications, tant de cruautés pour éviter d'être cruel, ces ennemis précipités par milliers sur vos pas, les avez-vous comptés ? Et l'on ose, de sang-froid, déchaîner cette horde ! il se trouve des hommes de bon sens pour se la mettre à dos !

Pour moi, créature chétive, dans les tourmentes de l'âme, dans le chaos de nos vies, je ne connais qu'une parole et je n'en veux savoir qu'une : *Dieu a dit*. La force, hélas ! m'est étrangère, je sens bouillonner en mon cœur toutes les rébellions de la faiblesse ; moi aussi, soyez-en certain, la vue d'une larme, un front qui pâlit, il n'en faudrait pas tant pour faire trembler mes lèvres ; mais j'ai foi plénière en la puissance de Dieu ; c'est là que s'arrête mon regard. Non, je ne trahirai personne, non je n'accablerai ni pécheur ni malheureux ; blottie

dans mon silence que nul n'a le droit de violer, forte de ma confiance en Dieu, sachant bien qu'il peut sauver comme il peut perdre, certaine qu'il mène à son plaisir les événements avec les hommes, assurée qu'il écoute les prières, et que l'âme puissante, après tout, c'est l'âme obéissante, j'irai mon chemin : une ligne droite ; et je garderai la vérité : une victorieuse.

Mon ami, tandis que je soutenais ce rude combat contre des adversaires qui ne sont pas des moulins à vent, vous pouvez m'en croire, doña Florida est entrée.

Vêtue de sa jupe noire, enveloppée de son vieux schall, les boucles de sa chevelure abandonnées au hasard, les yeux perdus et la pensée errante, elle est venue s'asseoir auprès de nous.

Les caresses de ce regard prennent sitôt qu'il se fixe une intensité dont la douceur devient par moment oppressive ; elles vont vous chercher le cœur, elles le troublent ; leur insistance qui ne demande rien vous pèse et vous gêne. La pauvre femme, cependant, sourit ; un sourire enfantin qui ne se souvient pas, qui ne prévoit point. Son désir, puéril ou motivé, nul ne sait, la porte vers Barcelone : *la gloria de Dios*<sup>1</sup> ! Puis elle nous considère l'une après l'autre, elle veut savoir le nom de chacune de nous, elle prend nos mains, s'amuse des soins qu'on lui rend, de sa coiffure dont nous réparons le désordre, de son portrait qu'esquisse mon amie. Lorsqu'elle l'a regardé longtemps : *No tan hermosa*<sup>2</sup> ! murmure-t-elle en secouant la tête ; et tout à coup, elle me demande si j'aime mon mari.

<sup>1</sup> La gloire de Dieu.

<sup>2</sup> Je ne suis pas si belle.

Faut-il vous dire ce que j'ai répondu? Alors, elle, ses yeux se sont dilatés, une flamme s'est allumée au fond de ses noires prunelles : — Moi aussi, j'aimais le mien! il est mort. — Elle fond en larmes.

Nous l'avons embrassée, nous avons bercé sa douleur. Quand nous lui parlions de Jésus, *Nuestro Señor*, qui ressuscite et qui sauve, elle joignait les mains. Bientôt ses idées ont pris un autre cours. Elle est revenue aux détails incohérents de sa toilette ; elle nous montrait les clefs de ses coffres, un gros paquet de ferraille que ses doigts délicats tiennent serré nuit et jour, sous les plis du schall ; elle nous contait ses belles robes et ses parures de diamants ; elle riait des misères de son costume, un soupir profond interrompait le rire, et de nouveau le regard qui se faisait triste, reprenait sa navrante douceur.

— Vous avez du chagrin.

— Mucho<sup>1</sup>.

— Dites-nous vos peines, vous en serez consolée.

Cela justement, elle ne le peut pas ; la cause de son malheur qu'un instant elle vient d'entrevoir s'est dérobée, son esprit en subit les morbides influences, mais ne la discerne plus ; sur ce fond obscur, plein de nuées et d'épouvante, le sentiment de l'abandon se détache seul ; il reparait toujours, ainsi qu'une vague monotone qui vient et revient battre le cœur : — Vous êtes six ! — elle nous compte, nous recompte sans cesse. — Moi !... — elle se contemple et se met à pleurer.

« Quand ta mère t'aurait oubliée, je ne te délaisserais point ! » — Nous lui répétions cela ; elle écoutait notre prière, des mots simples comme ils nous venaient. De-

<sup>1</sup> Beaucoup.

main, dans trois jours peut-être, les parents de cette infortunée arriveront, enfin.

Cependant, nos artistes ont trouvé sur le marché, sous les torrents, je ne sais où, un paysan de bonne prestance : quarante ans, costume à peindre, sombrero en feutre noir, culotte ouverte sur le côté, bas coupés à la cheville, veste ornée de boutons d'argent, figure noble et gracieuse qui pose tant qu'on veut. A mesure que les unes ou les autres nous entrons dans l'atelier, notre homme se lève et salue ; lorsque nous y sommes toutes, il bondit hors de sa chaise, frappe des mains et s'écrie d'inspiration : — Il faut faire une *tertulia*, et danser !

Un coup de vent a tout éclairci. Chez nous le temps malade emploie huit jours à se remettre et reste éclopé ; ici, demi-heure après l'orage on oublie qu'il a plu.

Nous allons visiter la *Campina*<sup>1</sup> du comte de Pino Hermoso, un des plus aimables et des plus riches propriétaires d'Espagne. Le chemin qui suit la mer remonte un peu vers le nord. Nul désert de ce côté ; la verdure abondante a déjà pris les tons fermes de juillet. Bientôt notre route quitte le rivage pour s'enfoncer dans les terres ; elle passe au milieu des huertas, des cultures et des terres ; quelque mule richement caparaçonnée, à l'approche de nos galleras, se cabre sous le cavalier, dont les aiguillettes sautent et scintillent ; les vergers croisent leurs branches sur nos têtes, l'orge courbe sous les dernières haleines son gros épi barbu, des régimes de dattes se balan-

<sup>1</sup> Villa.

cent sur les froments serrés, cela fait une association d'idées et de choses qui laisse l'âme abasourdie et les yeux étonnés.

Que vous dirai-je de ce jardin ? Les gouttes de pluie que n'avait pas achevé de boire le soleil glissaient lentement sur l'amphore des callas, les orangers portaient des diamants sur leurs pétales, les passiflores et les roses banks enveloppaient de leurs guirlandes les kiosques à treillis, l'eau jaillissait dans les bassins de marbre, les haies faites de géranium et de marjolaine embaumaient l'air, et les statues se cachaient dans l'ombre que leur jetaient les clématites avec le jasmin.

Il y a peut-être trop d'art dans cette villa merveilleuse, le jardinier y est trop savant, la nature n'y fait pas assez des siennes ; mais quoi ! les éventails des dattiers s'agitent là-haut, les brises africaines passent sur les papyrus, j'ai entendu le rossignol ; enivré de parfums, caché dans les branches que la pluie a semées de gouttelettes, par ce beau soir, tandis que la senteur des grands héliotropes se promène çà et là, que les jets pourpres des fleurs de la passion se balancent avec lenteur, que chaque arbuste semble palpiter, que les couleurs ont pris vie, que les derniers rayons tombent en poussière d'or, il chante, il envoie au ciel ses tenues, ses trilles, ses notes enflées, ses puissants accords soudain interrompus, en maître, en roi ; puis il recommence, et jusqu'à la nuit nous l'avons écouté.